

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

PREMIERE PARTIE

(Suite)

—Parfaitement. C'est moi qui les ai conduits à Fairville. Ils m'ont raconté une partie de leurs aventures. Ils avaient l'intention d'aller à Boston, mais forcés de s'arrêter ici, par suite du dérangement, ils sont allés trouver immédiatement un ministre, croyant qu'il pouvait les unir sans autre formalité. La loi du Maine exige qu'on prenne une licence, au moins trois jours avant la célébration du mariage. Informés de ceci, ils ont résolu de partir immédiatement pour l'Etat voisin où la loi ne met aucun empêchement à la célébration immédiate d'un mariage. Ils sont alors venus me trouver me demandant de les conduire dans la ville la plus proche de l'Etat voisin. Nous avons voyagé une bonne partie de la nuit, il commençait à faire jour quand nous sommes arrivés au terme du voyage. Sur leur demande, je leur ai recommandé un ministre de ma connaissance. Puis je suis revenu sans me presser, comme vous voyez, car je ne fais que d'arriver, je me suis arrêté en route dans un village, chez des amis.

—Bien, il faut que vous nous meniez là-bas au plus vite. Si vous n'avez pas dîné, que cela ne vous arrête pas ; nous avons des provisions pour vous et pour nous. Prenez vos deux meilleurs chevaux. Nous trouverons à relayer en route, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, je vais faire télégraphier au plus vite pour que les chevaux soient prêts à notre arrivée au relais.

—Quand pensez-vous que nous puissions être là-bas.

—Vers neuf heures et demie, si nous n'avons pas d'accident.

—Mon Dieu ! pourvu que nous arrivions à temps.

La nuit était superbe bien que froide. La voiture montée sur des patins, en traîneau, glissait rapidement sur la neige épaisse. M. Wright et la jeune fille, enveloppés dans de chaudes fourrures, jetaient de temps en temps un regard mélancolique sur cette vaste plaine blanche inondée de la lumière pâle de la lune et couverte, çà et là, de taches sombres des arbres. Puis, ils parlaient de Marguerite. C'était l'amie de couvent de Mlle Berry. Elle retraçait devant lui les douces années qu'elles avaient passées ensemble. Lui ne se lassait pas de l'écouter, s'intéressant aux plus petits détails ; parfois même il posait des questions.

Et toujours cette terrible présomption venait semer l'épouvante dans son esprit : " Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas trop tard ! "

Trop tard ! c'était la désolation dans sa famille. Alors, le malheureux oncle en rejetait sur lui seul toute la responsabilité. S'il n'avait pas été négligent, s'il avait donné régulièrement des nouvelles, il ne serait probablement pas dans cette poignante anxiété.

Alors il se retournait vers le conducteur pour lui demander s'ils approchaient, s'ils faisaient bon chemin, et celui-ci allongeait un vigoureux coup de fouet à ses chevaux qui bondissaient comme des daims.

L'attelage s'arrêta tout suant, tout fumant devant la porte d'un presbytère, comme neuf heures venaient de sonner à l'horloge du clocher voisin. Le cocher descendit précipitamment de son siège et tira violemment la sonnette.

Une servante accourut toute effarée :

—Qu'y a-t-il donc, mon Dieu ! est-ce que le feu est à la maison ?

—Non, non, ma chère dame, mais quelque chose de pis que cela. Voyons, parlez vite. Est-il venu ici aujourd'hui un jeune homme et une jeune fille pour se marier ?

—Oui.

—Sont-ils encore ici ?

—Non, ils sont partis.

—Depuis combien de temps ?

—Depuis une demi-heure.

—Où sont-ils allés ?

—A l'hôtel du Commerce.

—En êtes-vous sûre ?

—Oui, du moins, ils nous ont dit qu'ils y allaient.

Sans en demander davantage, le conducteur, en deux ou trois bonds, s'élança sur sa voiture et lança ses chevaux à toute vitesse.

—Eh bien ? fit M. Wright.

—Les deux jeunes gens sont mariés, et il y a une demi-heure qu'ils sont partis pour leur hôtel.

—Nous y allons ?

—Oui, certainement.

—Une demi-heure ! répétait M. Wright, une demi-heure ! Mariés ! mariés ! le frère et la sœur ! mon Dieu ! est-ce possible ? Pourvu que nous arrivions encore à temps !

La voiture venait de s'arrêter brusquement. M. Wright sauta à terre, et courant tout d'un trait jusqu'au comptoir du commis de l'hôtel :

—Puis-je voir les jeunes mariés qui viennent d'arriver chez vous, ce soir ?

Le commis le regarda un instant, d'un air indécis, puis enfin se décidant à parler.

—Je vais voir s'ils sont dans la salle à manger. Votre nom, s'il vous plaît !

Bien, dites-leur que Mlle Berry désire leur parler.

Une demi-minute s'écoula, longue comme une éternité. Le pauvre homme était plus mort que viv.

—Entrez, mademoiselle, fit simplement le commis en repaissant.

M. Wright poussa un profond soupir de soulagement ; un grand poids venait d'être enlevé de sur sa poitrine.

Enfin, le grand malheur était évité. Puis il se mit à songer à la triste situation de ces pauvres enfants qui s'aimaient. Ils étaient là, heureux enfin, après tant de difficultés, d'être unis l'un à l'autre, forts de leur amour, confiants dans l'avenir. Rien ne pouvait plus les séparer. Et dans une minute l'impitoyable vérité allait leur apparaître, et tout ce rêve de bonheur devrait s'évanouir.

Pourtant il n'y avait pas à hésiter, à choisir son moment, le temps pressait.

Tout d'un coup un grand cri se fit entendre.

M. Wright se précipita dans la salle.

Marguerite était tombée, évanouie, sur une chaise. Son visage avait la pâleur de la mort ; Mlle Berry s'empressait autour d'elle.

En la voyant ainsi, M. Wright eut un mouvement de crainte et fut sur le point d'appeler, mais Mlle Berry le retint du geste :

—Ce ne sera rien, dit-elle ; j'ai sur moi des sels pour la faire revenir.

Puis elle lui désignait de la main Alfred, accoudé sur une table, la tête entre ses bras, et qui semblait pleurer.

—Mon pauvre enfant, dit M. Wright en lui tendant les bras.

Alfred s'y précipita.

—Mon cher oncle !

Deux minutes plus tard, les frères et la sœur, en larmes, étaient réunis dans les bras de leur oncle qui s'efforçait de les consoler.

Fin de la première partie

DEUXIEME PARTIE

I

MALADIE DE MARGUERITE

Depuis plusieurs jours, l'oncle veillait au chevet de Marguerite. La pauvre fille n'était plus recon-

naissable. Ses joues maigres, étirées, avaient la pâleur de la mort. Les médecins avaient trouvé un nom à sa maladie ; là se bornait leur science. Quant à un remède, ils n'en connaissaient point ; ils se fiaient aux ressources d'une nature jeune et forte plus qu'à celles de leur art. C'était également l'opinion de l'oncle. Aussi, profitait-il de tous les instants de lucidité de la malade pour relever un peu son âme qui s'effondrait dans le découragement. C'était une plante fragile renversée brutalement sur le sol par l'orage ; il lui fallait, pour ne pas périr, les tendres soins d'une main délicate et dévouée, et les chaudes caresses du soleil. Heureusement pour elle, Marguerite eut tout les dévouements et toutes les tendresses qu'inspire l'amour. Jamais madame Spencer ne s'acquitta mieux de son rôle de mère adoptive comme si, sentant qu'il allait bientôt finir, elle eût voulu y mettre toutes les forces de son âme et reconquérir sur Marguerite, en l'arrachant à la mort, les droits d'une nouvelle maternité.

M. Spencer n'avait jamais senti si bien que maintenant combien il aimait sa fille adoptive. L'oncle, lui, ne songeait qu'à Marguerite. Lui qui, par amour de l'argent, s'était privé du bonheur d'avoir une famille, il eût donné à cette heure toute sa fortune pour sauver la vie de sa pauvre nièce. Jour et nuit à son chevet, il contemplait ces doux traits alanguis par la maladie et épiait leurs moindres mouvements.

Comme sous l'écorce la plus dure des arbres, on découvre une moëlle tendre, ainsi sous les dehors les plus rudes se trouve parfois une sensibilité exquise. Cet homme, habitué à la vie brutale du *Far West*, avait pour la malade des délicatesses de mère. Tantôt il lui faisait avaler une potion que le médecin avait ordonnée, tantôt il la soulevait légèrement pour relever les oreillers sous sa tête ; lorsqu'une crise la prenait, il lui tenait les mains dans les siennes pour qu'elle ne se blessât pas. Lorsque, vaincue par la fatigue ou par les remèdes soporifiques, elle voulait enfin sommeiller, l'oncle s'allongeait dans son fauteuil et les yeux mi-clos, songeait : Quel malheur s'il allait perdre sa nièce ! Dieu, était-ce possible ! La retrouver pour la perdre aussitôt ! Et, dans la bonté de son âme, il s'accusait d'être la cause de tous ces malheurs. S'il avait fait des démarches plus actives en temps voulu, tout cela, sans doute, ne serait pas arrivé. Puis il se félicitait d'être encore arrivé assez à temps pour éviter un grand malheur ; quelques heures, quelques minutes plus tard peut-être il n'était plus temps. Si, dans cette affaire, sa famille était coupable de négligence, la société qui ne fait rien pour prévenir autant que possible le mariage d'un frère et d'une sœur peut-elle être considérée comme indemne ? Il ne le pensait pas. Un jour que Mme Spencer veillait avec lui auprès de la malade endormie, il eut avec elle une conversation à ce sujet :

—Mme Spencer, je voudrais être un jour nommé représentant au parlement.

—Vous m'étonnez ; est-ce que vous devenez ambitieux ?

—Il y a des ambitions qui sont bonnes, madame.

—Assurément. Mais pourquoi désirez-vous être nommé au parlement ?

—Pour proposer une loi, dont les tristes circonstances de ces jours derniers m'ont révélé la grande nécessité.

—Que voulez-vous dire ? je vous écoute.

—Vous savez, sans doute, madame, ce que c'est que l'état civil ?

—Oui, j'en ai entendu parler.

—L'état-civil est l'enregistrement public de tous les actes civils, et en particulier de celui de la naissance, cet acte étant la base et la garantie de la bonne foi et de la légalité de tous les autres. En France, par exemple, quand un enfant naît, les parents sont tenus d'en faire la déclaration à la mairie qui délègue un officier municipal pour dresser un acte de naissance constatant le jour, l'heure de la naissance, les noms, prénoms, profession, nationalité et domicile des parents, le sexe de l'enfant, ses noms et prénoms.

LOUIS TESSON.

A suivre